

CINEMA

J'aurais voulu être un artiste

A l'image de son titre sophistiqué, "De battre mon coeur s'est arrêté" est un film qui prend mille détours pour faire oublier qu'il ne va nulle part.

Avec toutes les cigarettes que fument les personnages (masculins) dans le dernier opus de Jacques Audiard, il y a de quoi ressortir de la salle de cinéma avec un cancer du poumon, rien qu'à les regarder. "De battre mon coeur s'est arrêté" est un western urbain: nicotine, whisky, sang qui gicle, combat à mains nues, machos peu recommandables qui trompent leur femme avec des bimbos - tout est là. Et c'est drôlement rock'n'roll pour une histoire sur un pauvre type qui aimerait devenir pianiste classique.

Thomas (Romain Duris) est un agent immobilier véreux, comme son père (Niels Arstrup). Un jour, sans que l'on comprenne très bien pourquoi, le jeune homme décide de "tuer le père" et d'"épouser" sa mère défunte, une célèbre pianiste, en empruntant la même voie qu'elle. Il dépoussière son vieux piano, organise une audition, prend des cours, tout en poursuivant, avec de moins en moins d'enthousiasme, ses basses besognes professionnelles.

Le topo est archi-connu, mais efficace: l'être humain, corrompu par la société moderne, essaie de sauver son âme grâce à l'art. Et c'est d'autant plus poignant que l'on

devine dès le début que Thomas court à l'échec. Ses doigts sont engourdis, il peine à lire les partitions, il prend du plaisir avant tout parce qu'il se fait violence. Il veut échapper à son destin, devenir un autre. Ce qui explique aussi le rythme haletant de la mise en scène, qui ne donne aucun moment de répit au public.

L'histoire est très belle. Mais Audiard a beau être un bon cinéaste et accumuler les

plans époustouflants, il n'est pas vraiment conteur. Il néglige les aspects véritablement intéressants de l'intrigue pour privilégier les effets tape à l'oeil et les répliques qui tuent, mais dont on ne sait pas très bien ce qu'elles font là. "C'est une pute", dit Thomas à son père après avoir rencontré la nouvelle fiancée de ce dernier (Emmanuelle Devos). Par amour pour sa mère décédée? Parce qu'il veut faire du mal à

son père qui l'empêche de vivre sa vie? Tout ce qui concerne les relations humaines reste désespérément imprécis. Emmanuelle Devos fait ici une apparition éclair dans la peau d'un personnage intéressant, mais qu'Audiard délaisse tellement vite qu'on se demande si ses scènes n'ont pas été coupées au montage. De même en ce qui concerne l'épouse de son meilleur ami, avec qui Thomas semble vivre une his-

toire d'amour, mais qui s'évanouit dans la nature sans raison apparente. A cela s'ajoute le fait qu'il est très difficile de mettre en scène la création artistique de manière crédible. Audiard n'évite pas les clichés du genre "Je joue du piano tout nu au milieu de la nuit". Les tours de manche sont fatigants et l'on finit par se demander comment un conteur comme Clint Eastwood par exemple aurait mis en scène cette histoire, en se concentrant uniquement sur la psychologie de ses personnages et sur la force de son propos. "De battre mon coeur s'est arrêté" n'est pas un mauvais film, loin de là. C'est un poème visuel qui s'attarde trop sur l'accessoire et néglige l'essentiel. Les critiques français-
es ont été unanimes pour encenser la prestation de Romain Duris, mais cet acteur (toujours excellent d'ailleurs) était encore mieux dans la peau de Xavier dans "L'auberge espagnole" qu'il incarnait avec beaucoup de naturel. Chez Audiard, rien n'est naturel. Tout est alambiqué, guindé, compliqué - c'est de l'art quoi.

Claudine Muno



Plus torturé qu'artiste: Romain Duris dans la peau d'un pianiste raté.

JAZZ

Slap top

Le bassiste Marcus Miller sera la tête d'affiche de la programmation de jazz peu diversifiée du festival du Printemps Musical.

Le volet jazz de la programmation de l'édition 2005 du festival du Printemps Musical est essentiellement axé sur deux genres aux confins du genre: les chanteuses suaves et le jazz-rock électronique. Du très léger et du bien gros. Sans vouloir mettre en doute les facultés techniques impressionnantes d'un Scott Henderson ou d'un Dave Weckl ou le caractère savoureux des voix vaporeuses d'une Madeleine Peyroux et d'une Victoria Tolstoï, il faudra tout de même avouer que la subtilité artistique n'est pas vraiment au rendez-vous. Point de solistes instrumentaux acoustiques, de rencontres insolites ou de projets originaux - bref, le Printemps affiche moins de couleurs que n'en propose le jazz.

Le bassiste Marcus Miller, de passage le 12 avril à l'Atelier, aura toutefois le mérite d'avoir côtoyé beaucoup de grands noms du jazz, dont le grand Miles en personne! Il est d'ailleurs l'un des derniers des nombreux musiciens de jazz à avoir été lancé par Miles Davis. Durant quatre décennies, le trompettiste avait su s'entourer des meilleurs jeunots du

jazz, donnant et prenant, avant de les laisser voler de leurs propres ailes. Marcus Miller était même revenu dans l'antre du trompettiste: après avoir passé deux saisons au sein de son groupe au début des années 80, il avait produit en 1986 le célèbre album "Tutu", ne se limitant pas à un rôle de producteur, mais jouant encore de presque tous les instruments, de la basse électrique à la clarinette basse. Le maître n'avait plus qu'à placer ses touches de trompette sur la masse sonore concoctée par Miller. Sa carrière était alors définitivement lancée sur plu-

sieurs fronts. A ce jour, Marcus Miller aura participé à l'enregistrement de 474 CDs, touchant à tous les genres entre Mariah Carey et Don Cherry! Les amateurs de bravoure instrumentale devraient donc se régaler. Nul autre bassiste sur le circuit ne parvient à battre Marcus Miller sur le plan de la vitesse d'exécution du slap - une technique particulière de frapper et de tirer les cordes de la basse électrique qui produit alors un son sec et percutant. En bon producteur, Miller soigne ses arrangements et ses sonorités, mélangeant sans grande cohé-

rence du funk, de la soul, du blues, un peu de rap, le tout bien léché et sans heurts. Avec parfois une surdose de mièvrerie pour mieux passer sur les stations FM. Espérons toutefois qu'il ne nous gratifie pas de l'interprétation lourdingue de la sonate "au clair de lune" de Beethoven qu'il vient de massacrer sur son dernier CD. Patapouf dandinant sur pointes! Le concert de Marcus Miller est idéalement programmé à l'Atelier avec ses allures de petite Rockhal sans chichi. Les chanteuses auraient toutefois mieux été mises en valeur dans une salle de concert comme le Conservatoire, curieusement délaissé par le Luxembourg City Tourist Office. Y aura-t-il encore des concerts au Conservatoire lorsque les nouveaux lieux de concert seront opérationnels la saison prochaine? Le LCTO qui avait, dans le passé, souvent réussi à combler le déficit d'une programmation régulière de jazz au Luxembourg en incluant toujours des pointures jazziques dans ses festivals hétéroclites, a aussi l'intention d'investir la Philharmonie. Mais il y aura 1.500 sièges à occuper! D'autres organisateurs lorgnent aussi vers cette nouvelle salle, comme le Festival d'Echternach, qui annonce d'ores et déjà un concert de Chick Corea au Kirchberg. La Rockhal pourra, de son côté, également accueillir des monstres énergétiques comme Marcus Miller. Le jazz au Luxembourg se limiterait-il à des concerts "prestige" à l'avenir? (Sonny Rollins annonce une tournée européenne pour 2006 - on rêve...). Les petites associations vouées au jazz devront alors renforcer leur rôle de découvreurs et de programmeurs alternatifs! Et il incombera au LCTO, au-delà de la volonté de vouloir toucher un public nombreux, de se pourvoir d'une vraie identité jazzique.

Jitz Jeitz



Chapeau! A défaut d'une programmation vraiment originale, le Printemps musical a cependant pu inviter quelques virtuoses, comme le bassiste Marcus Miller.

Marcus Miller, à l'Atelier, le mardi 12 avril à 20h.